



# **courant** *alternatif*

Mensuel édité par  
L'ORGANISATION COMMUNISTE LIBERTAIRE

NOVEMBRE 89 - 20 FF

## **LA FIN DU ROCK ALTERNATIF ?**

**PEUGEOT :**  
dans les griffes du lion

**GOLFECH :**  
bilan d'un rassemblement

**SCALP :**  
discussions sous le tipi



ent que la opaye ne vien  
ne taper <sup>(comme toujours)</sup> familièrement  
l'épaule et que la Table de  
eu L  
a planète en danger. C'est  
l'idée force des années 80,  
depuis que des catastrophes  
industrielles ou naturelles ont fait  
prendre conscience à une multitude  
de gens de leurs conséquences sou-  
vent irréversibles sur cette terre.

Aujourd'hui c'est l'environnement  
qui est censé nous préoccuper et qui  
fait en tout cas la Une des médias.  
Chaque mois voit son lot de nouvelles  
catastrophes : Tchernobyl qui n'en  
finit pas de retomber, les baleines du  
Japon qui passeraient bien à l'Ouest,  
les poubelles radioactives gracieuse-  
ment offertes à l'Afrique, la forêt  
d'Amazonie qui brûle toute l'année  
comme la Corse au mois d'Août.

La tempête fait rage jusque dans les  
studios de télé où chacun se doit  
d'avoir une grande émission à 20 h 30  
sur "comment sauver notre terre",  
avec si possible la participation des  
grands prêtres de l'écologie (et des  
inévitables arrivistes du show-biz).

A tort ou à raison, toutes ces infor-  
mations laissent des traces dans  
l'inconscient collectif. C'est tout  
naturellement en Europe que les  
partis écolos récoltent les fruits de  
cette évolution. D'autant que par-  
allèlement on observe une désaffec-  
tion croissante envers les partis  
politiques traditionnels.

Les écologistes sont de plus en plus  
présentables, épurés de tous leurs  
radicaux, fondant désormais leur  
légitimité sur la représentation par-  
lementaire au détriment des luttes  
sur le terrain dans de larges mou-  
vements. Avec leurs 10% (en moyen-  
ne en Europe) ils attisent les convul-  
sions. Beaucoup de programmes tour-  
nent au vert pâle, les plus en avance  
étant les socio-démocrates en Alle-  
magne. En France, certains par-  
lementaires du PS, notamment de la  
Nouvelle école socialiste (NES), dé-  
veloppent l'idée d'une alliance avec  
les Verts.

Il n'y a pas que le monde politique à  
être troublé par la marée verte, le  
monde industriel se met au goût du  
jour : les sacs jetables "biodegrada-  
bles", les lessives sans phosphate ou  
les pseudo aliments biologiques as-  
surent les beaux bénéfices de nom-  
breuses entreprises.

Ces transformations se situent  
dans la logique du système, dans une  
période de reflux des mouvements  
sociaux depuis une quinzaine d'an-  
nées. Si certaines des causes de ce  
reflux sont d'ordre conjoncturel,  
donc difficiles à maîtriser, d'autres  
par contre sont de notre ressort.  
Notamment dans le mouvement anti-  
nucléaire où la présence des anars  
était importante mais où nos idées  
n'ont jamais été prises en compte  
faute d'avancer des propositions  
concrètes et de faire passer nos  
projets politiques, trop occupés à  
vouloir préserver l'unité du mou-  
vement.

Plus généralement, les dernières  
lutes ont montré l'incapacité de  
notre tendance politique (par ten-  
dence nous entendons tout ce qui est  
groupe et individus se revendiquant  
libertaires) à faire autre chose que du  
suisantisme dans l'éparpillement. Le 8  
juillet en est l'exemple type où on a vu  
une myriade de petits cortèges isolés  
dont aucun ne diffusa réellement de  
critique libertaire sur le problème de  
la dette et du sommet des pays les  
plus riches.

On remarque aussi une impossibi-  
lité à créer es initiatives autonomes,  
pourtant essentielles à notre déve-  
loppement ; ceci dû entre autre à  
l'éclatement des structures, ainsi  
qu'au manque de ténacité (on n'ose  
pas parce qu'on n'y croit jamais).

Au vu de cet édito, la nécessité pour  
le mouvement anarchiste et plus  
largement pour le mouvement liber-  
taire, semble double : d'une part se  
concerter et s'organiser avant d'af-  
ronter des échéances pour peser  
politiquement sur des luttes préci-  
ses, d'autre part élaborer un projet  
politique et avancer des perspec-  
tives. Cela dit ces constatations ne  
sont pas nouvelles et reviennent  
régulièrement dans la prose du mou-  
vement, notamment après chaque  
lute. Alors, après l'avoir lu et relu,  
écrit et ré-écrit, peut-être serait-il  
bien de passer enfin à l'acte.

LYON le 12 octobre

# LA FIN DU ROCK ALTERNATIF ?

*Les Béruriers noirs n'en finissent pas de mourir ; des groupes, des labels s'interrogent. D'autres, les plus nombreux, après avoir profité de la vague "Béru" entrent dans le Show-Biz. Une certaine désillusion parcourt les puristes, qu'ils soient acteurs directs de la scène dite alternative ou rédacteurs de zines, "pogoteurs" à l'occasion.*

*Est-ce la fin de références culturelles qui ont marqué une fraction de la jeunesse qui refuse encore aujourd'hui le Front national, l'autoritarisme, l'exclusion sociale, économique, politique, ethnique sous toutes les latitudes ? Ou n'est-ce pas finalement la conséquence logique d'une alternative concrète qui sans rapport de force sociale rebelle conséquent ne pouvait qu'être intégré à brève échéance au fonctionnement normal du système capitaliste ou être condamné à disparaître ?*

*L'interview qui suit, d'une personne omni présente pendant des années dans tout ce bouillonnement culturel étiqueté "Rock Alternatif" pour avoir été, avec d'autres, à l'origine de plusieurs zines et d'un label "GOUNGNAF", est une contribution à l'analyse de la crise actuelle. Nous espérons qu'elle suscitera d'autres contributions nécessaires aujourd'hui pour un futur encore plus rebelle*

Denis

## ■ Comment s'est créé le label Gougnaf-Mouvement ?

**Rico :** Gougnaf est né en mai 84. Il a été créé par des gens qui avaient organisé des concerts et fabriqué un zine « la banlieue des maquievalls » qui s'est ensuite appelé « les héros du peuple sont immortels ». A partir de ces expériences nous avons été amenés à faire des cassettes, puis des disques des groupes que nous aimions. Nous sommes partis de Juvisy/Orge, maintenant nous sommes à Lyon après être passés par Angers. Entre temps, de mars 86 à mai 87, nous avons fait le zine « le Wardéné », un mensuel de News qui a servi de relais entre les gens.

## ■ Actuellement, quels sont les groupes dans le label Gougnaf ?

Après la crise de l'été 89, on trouve Parkinson square (hardcore Lyon) ; Die Trottel (Hongrie), les Rats (Paris), les Mescaleros (Lyon).

## ■ Quelle est votre démarche ?

Dans Gougnaf Mouvement, il y a deux mots ; Gougnaf, c'est ce dont on se traite, « Bons à rien et prêts à tout » ; grosso modo on ne se prend pas au sérieux. Mouvement et non « Record » car on y fait des choses différentes que la production stricte de disques ; des zines, des concerts, des ventes par correspondance, etc. Le rock n'est pas directement, strictement politique, donc il ne doit pas reproduire les mêmes schémas réducteurs que, par exemple, l'extrême gauche en France à véhiculer pendant des années. Il y a des groupes de Rock qui ont une espèce de rébellion instinctive mais qui ne le théorisent pas. La révolte ne doit pas être monolithique ni orthodoxe, elle doit revêtir plusieurs formes. C'est ainsi qu'il existe plusieurs labels qui traduisent des sensibilités différentes.

## ■ Sur Lyon, il existe aussi la boutique Gougnaf-Land. Quels sont vos liens ?

Lors de notre arrivée à Lyon, il existait une boutique associative « Attaques sonores ». Ces gens-là avaient leur propre expérience et ils ont voulu avoir un plus grand local et passer du statut d'association au statut Sarl car ils voulaient en vivre. C'est ainsi qu'après avoir travaillé ensemble de mai à août 88, nous avons loué en commun un local. Nous avons des rapports de convivialité et de travail, tout en restant autonomes. Cette boutique s'appelle aussi Gougnaf car nous avons tous intérêt à avoir une vitrine sur la ville, sur la région, et une appellation connue d'un certain public.

## ■ Comment choisissez-vous les groupes sur votre label ?

Au départ, à des endroits différents, des gens qui ne se connaissaient pas ont eu envie de faire les mêmes choses. Cela tenait du fait que les « majors » français (1), contrairement aux Anglais, n'avaient pas compris que la révolte pouvait se vendre. Pendant un temps, il y a eu en France la vague « Téléphone ». Pathé Marconi les a fait signer, ainsi qu'Higelin et Star shooter. Ce furent des succès. Des tas de groupes se sont dits qu'il fallait signer et ils ont signé n'importe où comme par exemple dans des grosses maisons spécialisées dans la variété. C'est ainsi que des groupes ont été massacrés sur l'autel du marché où il faut vendre vite et beaucoup, sinon disparaître. La logique des « majors » est simple : ils investissent sur 40 groupes ; un va bien marcher et va ainsi payer les frais des 39 autres qui seront sacrifiés car ils ne feront pas deux albums.

C'est ainsi que nous et d'autres (Bondage, Visa...) ont produit des groupes avec peu de moyens car nous n'avions pas d'autres solutions que de faire nous-mêmes ce que nous aimions.

GOUNGNAF  
MOUVEMENT...



(1) Grosses entreprises du show-biz.

Malheureusement la situation est en train de changer car même les groupes français de rock les plus radicaux « signent » alors qu'ils peuvent faire la même chose que nous. Au début de notre fonctionnement, nous nous faisons des illusions. Pour choisir un groupe, il fallait que la musique et la démarche politique au sens large du terme nous plaisent. Ce n'est pas suffisant car il entre en ligne de compte le feeling humain et le rapport au business. De plus, nous n'étions pas structurés comme une machine de guerre indépendante avec plein de moyens. On a aussi eu plusieurs distributeurs qui ont fait faillite et nous on a failli ne pas s'en remettre. C'est ainsi que les gens qui bossent dans un label indépendant ont progressivement changé, que cela soit à Gougna, à Bondage, Visa (cf. CA 88) étant un cas particulier. Quant à la plupart des labels, ils nagent en plein rapport mercantiles. De plus les groupes se sont aussi progressivement posé les questions différemment. Avant nous pouvions nous permettre de faire attendre un groupe plusieurs mois, le temps de se connaître mutuellement. Aujourd'hui les cassettes, les disques, les lasers doivent se faire vite et si ce n'est pas nous qui produisons, ce sera un autre. On ne connaît plus très bien les groupes et cela devient un pari. Actuellement il y a un parallèle à faire avec l'Angleterre; 90 % des groupes anglais de Rock n'roll ont commencé dans un label indépendant.

Ils étaient intéressés par leurs structures souples, leurs discours plus ou moins radicaux, mais plus ces labels anglais ont grossi économiquement moins ils ont eu une pratique et un discours un tant soit peu différent. C'est ainsi qu'à part quelques exceptions les groupes anglais ont rejoint les « majors ». C'est un peu la différence qu'il y a entre le PS et le PSU; entre deux partis sociaux-démocrates tu choisis le plus gros car c'est le plus efficace. C'est ainsi que le groupe La Mano Negra a une logique juste car entre Musidic qu'ils ont quitté et le « major » Virgin qui les produit aujourd'hui il n'y a pas de différence de nature.

Les rapports entre les groupes et les labels ont donc changé, la base conviviale demeure mais notre démarche devient de plus en plus profes-

sionnelle. A partir de là, l'humain et le professionnel interviennent comme dans n'importe quelle boîte. Ces contradictions que nous vivons à Bondage et à Gougna proviennent du fait que nous avons choisi dès le départ de s'adresser à 200.000 personnes plutôt qu' à 20 ! Même les militants les plus radicaux font ce choix car il est toujours plus intéressant de s'adresser à un maximum de gens. Après, si début de succès il y a, se pose le problème de devenir ripoux ou pas. Jusqu'à ce jour les Béruriers Noirs sont un bon exemple de non perversité et de comment on peut faire chier le système.

#### ■ Certains groupes, les plus connus du Rock alternatif, viennent de déclarer leurs créations à la SACEM. Comment peut-on interpréter cela ?

Il y a des groupes chez Gougna qui sont à la Sacem. Cela fait partie de leurs droits et en tant que label nous respectons cette démarche. Concernant la Sacem, les groupes n'ont pas le choix car c'est un monopole d'Etat. Il y a des groupes qui vendent des disques, qui attirent du monde dans leurs concerts, qui passent souvent à la radio et s'ils ont fait le choix de ne pas être à la Sacem, ce sont de gros porcs qui encaissent le fric sans rien avoir à leur redistribuer. En effet, qu'un groupe soit à la Sacem ou pas, cette institution récupère du fric sur son dos. Au niveau d'un simple concert, des organisateurs se sont vu intimé l'ordre de payer à la Sacem alors qu'ils faisaient passer Parabellum et les Bérus du temps où ils n'étaient pas à la Sacem. C'est ainsi que ces groupes avaient mis dans leur contrat que les organisateurs n'avaient pas à payer à la Sacem ! En fait, des groupes ont trouvé légitime de récupérer un peu de tunes de cette institution monopoliste plutôt que de voir ce fric engraisser ces porcs. De plus les organisateurs de spectacle ne sont pas tous des rebelles, beaucoup préfèrent faire jouer des groupes alternatifs car c'est un bon moyen de faire de l'argent... alors que ce type d'organisateur payent la Sacem pourquoi pas ! Pour les associations, les organisateurs rebelles, c'est effectivement chiant (2).

Je comprends que des gens soient idéologiquement contre la Sacem mais nous n'avons pas les moyens de nous battre contre elle et nous n'avons pas pu nous donner les moyens énergétiques et organisationnels afin de développer une autre structure.

#### ■ Est-ce que tu crois encore à « l'alternative » ? Est-ce qu'il y a crise ?

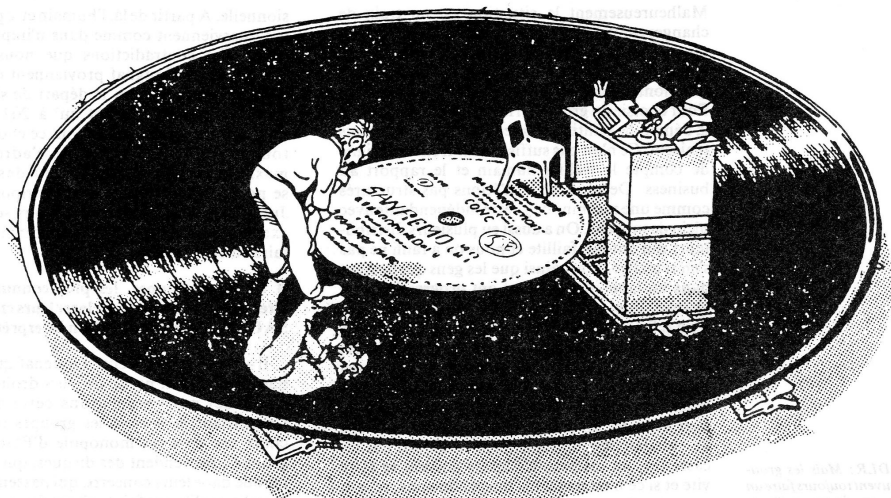
Dans beaucoup de zines, il y a actuellement débat par rapport à ce sujet. Des jeunes ont mythifié certains groupes et lorsque le groupe est passé chez Virgin beaucoup ont été déçus. Il y a aussi le problème des cachets qui tendent à augmenter.

Prenons un exemple : les Béruriers noirs. Leurs concerts attirent 800 à 1000 personnes, ils vendent jusqu'à 60.000 exemplaires leurs productions et ne demandent que 10.000 francs pour douze personnes. Cela n'apparaît pas délirant ! Prenons dans la période précédente un type comme Béranger ; il demandait à cette époque 15.000 francs et il ne ramenait pas autant de monde que les Bérus. Je pense que le cachet d'un groupe doit résulter d'un mixage entre sa notoriété, c'est-à-dire le monde qu'il amène en concert, le prix des places qui doit rester accessible et le cachet qui

(2) NDLR : Mais les groupes peuvent toujours faire un papier en disant qu'ils se désistent exceptionnellement de leurs droits Sacem pour tel ou tel contrat.







doit être raisonnable. Il ne faut pas être naïf, le groupe et les organisateurs doivent gagner raisonnablement de l'argent si on veut que ces structures soient efficaces. Car, et c'est important, il faut avec le maximum de discours rebel et radical, avoir le minimum de problèmes de tunes, autrement les gens s'usent très rapidement. Les labels sont bien placés pour le savoir, car mis à part Bondage qui peut se permettre de salarier des gens, aucun autre label indépendant, y compris « Boucheries production » ne peut se le permettre. On galère, et quand on a bossé 5 ou 6 ans avec sans arrêt des problèmes de tunes, on ne peut être efficace. La plupart des organisations politiques ont des permanents rétribués et je ne trouve pas criminel ni requin d'être payé pour le travail que nous faisons.

En ce qui concerne la crise du mouvement alternatif, il y a déjà un problème d'information. Il n'existe pas en France de grand zine, c'est à dire de journal indépendant en vente dans tous les kiosques, à 10.000 exemplaires minimum, car ce sont les NMPP qui ont le monopole de la distribution (système dégueulasse du même type que la Sacem). Aucun journal n'a donc pu efficacement théoriser ce qui se passait au niveau de la scène alternative. L'existence de ce journal aurait pu éviter les ragots, les rumeurs, en faisant circuler l'information et en étant un vecteur de théorisation de la scène alternative (groupes, labels, etc.). Actuellement il existe beaucoup de zines mais tous produisent le même type d'interview avec toujours les mêmes questions. Il y a très peu d'effort de réflexion poussée. Ce type de journal, aurait pu servir de barrière contre la dérive généralisée de la scène et du mouvement alternatifs. On peut dire aujourd'hui que nous sommes à la fin d'une époque. Au départ, la plupart des labels alternatifs avaient pour vocation de produire autre chose que des disques, des cassettes. Nous aurions dû participer à la création d'un journal théorisant la scène alternative et actuellement nous devenons (Bondage et Gougnafe en particulier) des machines à sortir des disques.

Pourtant il y a eu des réunions entre 8 labels (7 parisiens et nous de Lyon). Mais ce fut une caricature, car nous nous sommes efforcés de

faire apparaître nos différences. Nous ne sommes arrivés à faire qu'une espèce de vente par correspondance, commune. Cela est complètement dérisoire face au débat du moment, aux enjeux actuels et à la crise que nous traversons.

#### ■ Peux-tu nous faire un peu l'histoire récente de ce mouvement Rock alternatif et comment il en est arrivé là ?

Je vais faire un parallèle entre 1977 en Angleterre et 1984-86 en France. Dans ces pays, à ces dates, il y avait une situation bloquée où il existait des groupes de talent. La situation a explosé avec pour l'Angleterre les « Sex Pistols » et en France les « Béruriers noirs ». Cela aurait pu être d'autres groupes qui deviennent phares. En France ce fut une chance que ce soient les Bérus car avec leurs principes radicaux beaucoup de dérives ont pu être évitées. C'est ainsi que beaucoup de groupes « Rockinets droitières » ont été obligés de se tenir à carreau car le groupe Bérus qui tenait le devant de la scène était radical. Un mouvement est né, le Rock alternatif, qui a fait exploser un certain nombre de structures. Ce mouvement est hexagonal mais il touche aussi la Suisse et le Canada francophone. En 77, ce fut un mouvement général qui fut effectivement majoritairement en Angleterre récupéré par les majors alors qu'en France les groupes punks à cette époque ont eu énormément de mal à se faire écouter.

Mais il ressort que dans une période donnée, aussi bien en Angleterre qu'en France, des groupes et tout un mouvement autour de ces groupes ont imposé une « mode radicale ». Bien sûr des groupes qui ne sont pas alternatifs en ont profité pour sortir ! En 78 ce fut Costello, Police, qui grâce à leur étiquette punk ont fait carrière alors qu'ils n'avaient rien à voir avec le Punk tant que mouvement musical et social.

Aujourd'hui le même phénomène se reproduit avec la Mano negra, les Négresses vertes, les Satellites, ce qui n'enlève rien, bien entendu à leur qualité musicale. Mais les « majors » veulent des groupes qui ne dérangent pas alors qu'en Angleterre les Sex-Pistols avaient montré que l'on

pouvait parler de tout. C'est ainsi que les « Rats » (groupe sur le label Gougnafe) se sont amusés à aller voir Barclay. Ces « majors » leur ont dit que musicalement c'était bien mais « vous parlez de drogue et de politique en termes explicites et ce n'est pas possible ».

Il est clair que les groupes doivent rester des bouffons du roi intégrés ou intégrables ! D'un autre côté il y a aussi dans le show biz français un mec comme Lederman (qui a fait le succès de Le Luron et de Coluche) ; pour lui, droite et extrême gauche peuvent se vendre ! Pour ces gens, les bons éléments de la chanson française dans 5 ou 6 ans se trouvent actuellement dans le Rock alternatif ou dans ses vestiges !

Il résulte de tout cela que les labels associatifs indépendants se sont fait piéger par certains d'entre eux qui sont devenus de véritables entreprises en créant des Sarl qui posent aujourd'hui le problème à long terme des résultats en terme de rentabilité.

Gougnafe et Bondage se débattent dans des contradictions. D'un côté nous avons le discours radical et de l'autre nous sommes obligés de prendre en compte le Business. Les groupes ont de plus en plus de gros budgets pour faire la promotion de leur production (disques, cassettes, lasers...) car vouloir toucher le maximum de gens c'est rompre avec le misérabilisme. Mais d'un autre côté, ces groupes et nous-mêmes en tant que labels avons des problèmes de rentabilité... Nous nageons en pleine contradiction.

#### ■ Quel devenir ?

Le Rock alternatif a une existence médiatique plus forte que ses ventes réelles. Certains groupes alternatifs indépendants ont eu une grosse presse alors qu'ils ne vendaient rien. Par exemple « Les garçons bouchers » sont connus médiatiquement grâce à plusieurs émissions de télé, au Zénith... alors qu'ils ne font que 50 personnes à Lyon et 250 à Paris. Résultat il y a des groupes du type OTH, Parabellum, qui sont limités pour en vivre et qui

galèrent comme des fous. D'un côté ils produisent des disques car ils préfèrent jouer du rock que de bosser en usine ; et de l'autre ils galèrent au niveau de la tune. C'est dur et cela leur prend la tête, et quand un groupe comme la Mano negra signe chez un « major », Virgin, cela les décomplexe !

Avant, il y avait les Béruriers noirs qui improvisaient un mode de fonctionnement indépendant, radical, maintenant les « majors », Eurobond, Virgin, ont compris l'importance financière que pouvait avoir le Rock français.

Une certaine durée, donc une certaine sécurité, est assurée, la galère financière s'estompe et la scène alternative explose ! Le mouvement Rock alternatif va accoucher d'une souris et tous les « majors » vont avoir leur groupe alternatif. Les organisateurs font jouer les valeurs sûres alors que nous, en tant que label, ce qui nous motive c'est de faire découvrir des groupes ; qu'ils dérivent ensuite, c'est leur problème.

C'est donc important que Gougnafe, Bondage, Visa, existent en tant que structures pour les groupes. Les « majors » sont trop crétiens pour découvrir le côté rebelle de la scène. Aujourd'hui il n'y a plus grand intérêt car même le public se branche sur des groupes douteux. Pour moi le milieu alternatif c'était un milieu différent, alors qu'actuellement c'est devenu sordide, plein de ragots. Jamais on n'a autant parlé de Gougnafe, de Bondage que depuis que nous avons la tête sous l'eau. Ce fut une belle histoire ! Il ne faut pas se leurrer, même si il y aura des résurgences positives. Aujourd'hui le ministère de la culture essaie de donner de l'argent aux labels indépendants dont on n'ose plus dire qu'ils sont alternatifs. J. Lang a compris que le Rock dit alternatif était un fort fort, qui, avec un discours radical, était capable de ramener plusieurs milliers de personnes. Cette consécration officielle chacun la verra avec midi à sa porte mais il n'y a pas grand chose à en attendre dans l'immédiat.

